

JOURNAL DE BORD

TRANSATLANTIQUE 2022

Départ : 24 février, Ile de Tenerife, Canaries

Arrivée : 16 mars, Ile de Saint Martin, Antilles

Bateau : Catamaran Astréa 42, Laura Maé

Equipage : Aurélie, Laura, Christophe le capitaine

Prenez un bateau, un équipage, une météo, mélangez tout ça, et vous aurez UNE transat. Chaque traversée est unique. Je partage ici le journal de bord de ma transat 2022, comme je l'ai vécue et ressentie. Je précise l'année, j'en referai peut-être une un jour... qui sait !?

Laura Lujan
@aqui_letour
www.aqui-letour.com

Prologue

De SMSx (Saint Martin de Seignanx) à SMX (Saint Martin aux Antilles) ... Le premier chapitre de l'aventure commence dans les Landes et se termine sur cette minuscule île, qui comme d'habitude, n'était pas du tout prévue au programme. Je devais initialement arriver à Trinidad, tout en bas de l'arc Antillais, je suis finalement tout en haut ! C'est plutôt rigolo comme point de chute... Saint Martinoise un jour, Saint Martinoise toujours !

Je me suis renseignée (un peu), j'en ai discuté avec des marins (plusieurs fois), je l'ai envisagée (très vite), je l'ai programmée (au moins trois fois), j'ai douté (souvent) et contre toutes attentes, je l'ai finalement faite cette fameuse transat.

« Dans un voyage ce n'est pas la destination qui compte mais toujours le chemin parcouru, et les détours surtout » (Philippe Pollet-Villard). Cette phrase résonne fort en moi, elle s'est avérée si vrai depuis que je suis partie d'Hendaye, cependant j'aurais envie d'y rajouter « et qui l'on croise sur le chemin ».

Merci à mes deux cap'tain, Philippe avec qui j'ai navigué de Hendaye à Tenerife et Christophe avec qui j'ai navigué de Tenerife à Saint Martin. Chacun à leur manière, ils m'ont permis de vivre une magnifique expérience et le premier constat est le suivant : les navigations côtière et

hauturière m'ont apporté bien plus que ce que je pouvais imaginer, et c'est en grande partie grâce à eux



Je remercie également les dieux Eole et Neptune, car même s'ils m'ont un peu taquinée, et c'est de bonne guerre, ils ont été bien cléments.

Avant de partir je me posais tout un tas de questions sur le « comment ça se passe », j'ai trouvé peu d'informations sur la partie pratico-pratique d'une transat, à part auprès de ceux ayant déjà vécu cette expérience. Je m'imaginai difficilement ce que ça pouvait être, et je comprends pourquoi maintenant. C'est indescriptible. Il faut le vivre. Je sais ma famille et mes amis inquiets et pourtant chaque jour sur l'eau est un cadeau. Je voudrais pouvoir les rassurer et j'espère que ce journal pourra leur faire vivre un peu ce que j'ai vécu et ressenti.

Je suis heureuse de partager ce journal de bord avec tous ceux qui auront le courage de se farcir la soixantaine de pages. Si des lecteurs marins ou voileux lisent ce journal, je vous prie de bien vouloir excuser les éventuelles erreurs de vocabulaire ou d'expression. Ce n'est pas la peine de me les signaler, ce journal n'est pas destiné à être un rapport technique, mais plutôt mon rapport d'étonnement, ou mieux, le recueil de mes émotions et sensations « à vif », avec mes mots et mon style, afin que je puisse me remémorer à vie cette formidable aventure dans les moindres détails.

Enfin, peut être que certains ont vécu ou vivent l'expérience d'une toute autre manière que celle qui est décrite ici. Prenez un bateau, un équipage, une météo, mélangez tout ça, et vous aurez UNE transat. Chaque traversée est unique.



Un instant de grâce

Dimanche 27 Février

Hier soir j'ai eu un déclic, je l'ai bien senti physiquement, j'étais enfin amarinée sur Laura Maé, le catamaran sur lequel j'ai embarqué pour la transat. C'est étrange comme sensation, comme si d'une seconde à l'autre j'arrêtais de lutter et d'aller « contre », je pouvais enfin me laisser porter, mon corps entier avait enfin intégré les mouvements, les bruits, les nouvelles sensations.

Je marchais sur un fil depuis le départ, pas vraiment de mal de mer mais la moindre action me prenait du temps et beaucoup d'énergie. Le besoin de respirer profondément et m'asseoir « dans le sens de la marche » après chaque mouvement effectué un peu trop rapidement, petit appétit, puis l'incapacité de lire plus de cinq pages ou écrire quatre lignes sur mon cahier sans que je me sente nauséuse. Le cap'tain m'avait prévenue, il faut trois jours en moyenne pour s'habituer à un bateau. J'avais aussi l'impression qu'il fallait payer un peu le prix au départ pour pouvoir naviguer sur ce nouveau terrain de jeu. La mer te met un peu au défi, OK tu viens me voir, mais d'abord tu vas devoir aller chercher quelques ressources au fond de toi pour m'apprécier. Je m'estime heureuse, je n'ai pas eu de vrai mal de mer, celui qui te fait voir le fond

du seuil... Enfin, nous n'en sommes qu'au début, j'aurai peut-être quelques surprises, un peu d'humilité face à la force de Madame, pour l'instant, elle est plutôt clémente avec nous.



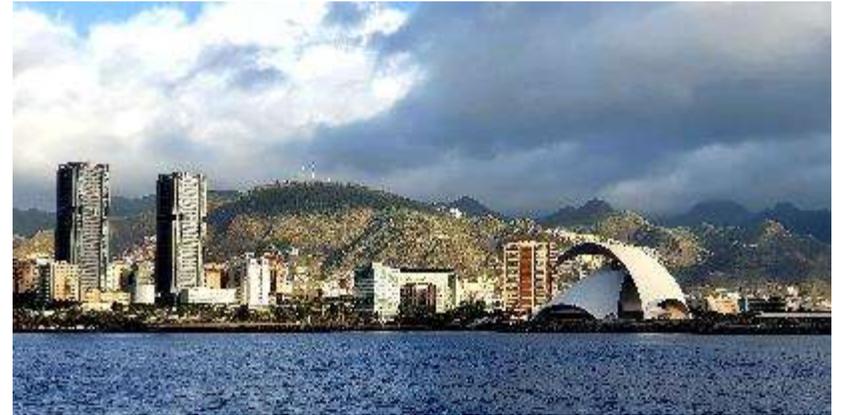
Le soleil brille depuis que nous sommes partis, la température est de plus en plus agréable au fur et à mesure que nous descendons vers le sud, l'air est encore un peu frais, mais agréable. Je m'installe dehors, je profite d'un bon café avec une tranche de pain brioche fait pendant mon quart la nuit dernière. Je me laisse bercer par la musique douce et inspirante qui sort directement sur les hauts parleurs du cockpit, par le bruit des vagues et des remous, par les mouvements du bateau. Je repense à tout ce que j'ai déjà vécu depuis je suis partie de Hendaye. Je ne peux retenir la joie qui embrasse mon cœur, des larmes de bonheur témoignent du lâcher prise que je recherche

depuis le départ. Quel instant de grâce...et ce n'était ni le premier, ni le dernier !



Ce matin, je suis heureuse de pouvoir ouvrir l'ordi face à l'océan, et laisser filer mes impressions et mes émotions. Je rêvais de ce moment depuis que j'étais partie début janvier, et j'y suis, mais ce que je ressens est bien au-delà de ce que je pouvais imaginer.

Heureuse comme une pirate



Nous sommes partis de Santa Cruz de Tenerife jeudi 24 février à 8h30, dans de bonnes conditions, une mer plate, un ciel peu nuageux, un vent assez calme, oscillant entre cinq et huit nœuds. Deux heures plus tard, une halte dans le port de Radazul, un peu plus au sud, nous a permis de faire le plein d'essence, la pompe étant en panne à Santa Cruz. Une fois les réservoirs remplis et quelques gourmandises achetées à l'épicerie du coin, nous prenons un cap à 180°.

Musique à fond dans le cockpit, je laisse exploser ma joie, un peu de rock espagnol pour lâcher l'énergie que j'ai en moi et tester les hauts parleurs. C'est assez incroyable de pouvoir mettre de la musique sur le bateau, dedans et dehors, c'est tellement grand que j'ai une vraie piste de danse.

Quelques jours plus tôt au port, alors que nous venions de convenir que nous allions faire la transat ensemble avec Tophe, je rentrais d'un tour en ville puis j'entendais de la musique, du bon vieux rock, dans le port. Je pensais que c'était chouette comme ambiance, et je me demandais d'où ça venait. Au fur et à mesure que je m'approchais du ponton, puis du bateau, la musique s'intensifiait, oui, elle venait bien du catamaran. Je me suis dit que j'avais beaucoup de chance, la musique allait faire pleinement partie du voyage, et je m'en réjouissais d'avance.



Le capitaine adore naviguer en musique et la bibliothèque de chansons impressionnante qu'il possède lui permet toujours de choisir un morceau qui se marie bien avec le moment que nous sommes en train de vivre. Le matin même du départ, lorsque j'étais en haut du mât au lever du soleil, j'ai eu droit à une petite musique qui m'a fait pleinement profiter du moment, et au passage peut être

réveiller quelques voisins, mais ça nous était égal, puis surtout ça mettait un peu d'ambiance. Depuis qu'il était arrivé au port, le ponton était devenu un lieu de vie, et les skippers se retrouvaient le soir pour discuter et boire l'apéro.

Après m'être défoulée dans le cockpit au large de Tenerife, je me calme un peu pour reprendre mes esprits. Je remarque alors un gros bateau noir qui nous double à tribord, qui nous coupe la route, qui repasse à bâbord et enfin qui revient à tribord, à notre niveau. J'arrive enfin à lire sur la coque « Aduanas ». Un zodiaque avec quatre douaniers s'approche du bateau, ils nous ordonnent de ralentir pour qu'ils puissent monter à bord. Leur arrivée, façon cowboy, était digne d'un film.

Ils étaient les quatre vêtus de noir, avec des pistolets, des gilets pare-balles, des casques, et le petit détail sympathique, des masques, sait-on jamais ! Une fois le zodiaque stabilisé à notre hauteur, deux d'entre eux sautent sur le bateau.



Le zodiaque s'éloigne un peu, mais reste en contact radio permanent avec eux. Leur chef, debout, se tient à une corde d'une main et garde son talkie-walkie dans l'autre. Le gros bateau noir nous suit toujours. Contrôle de routine, ils nous demandent les papiers du bateau, nos passeports et le contrat de travail du cap'tain.

Encore en train de récupérer de ma performance artistique, j'étais assise sur le banc et voyais la scène se dérouler sous mes yeux. Avec Aurélie, on se regardait, à la fois très étonnées, mais en se retenant de ne pas pouffer de rire, on se demandait si le film n'était pas en fait une parodie.

En même temps, je n'en menais pas large, j'avais passé trente minutes à gesticuler dans tous les sens comme une folle pendant qu'ils nous tournaient autour, ils ont du bien rigoler en m'observant avec leurs jumelles. Ça faisait un partout.

Après de longues minutes et de nombreux échanges entre eux et leur chef sur le zodiaque, un détail les faisait tiquer. Vu le sérieux avec lequel ils opéraient, je m'attendais vraiment à quelque chose de grave...

D'une part, le bateau étant neuf, il n'avait pas encore son nom peint sur la coque, déjà ça ne leur a pas plu. D'autre part, la société pour laquelle le cap'tain convoie le bateau est française, et lui avait fourni un pavillon français, mais le bateau étant immatriculé aux Etats Unis, ils nous ont demandé de hisser le pavillon américain, mais nous n'en avons pas à bord et cela ne leur a pas du tout donné

satisfaction. Tous ces échanges étaient donc une histoire de couleur de drapeau. C'est la loi, il ne faut pas rigoler avec ça, c'était pour notre sécurité... je m'imaginai alors sur un radeau, au milieu de l'océan, seule, mais avec mon drapeau américain. Je fus tout de suite rassurée... !

Ils nous suggèrent fortement de nous arrêter au port de San Miguel à deux heures de navigation au sud-ouest de Tenerife, pour nous en fournir un. Sans ce pavillon américain, nous étions hors la loi, et nous ont même appris que sans le bon pavillon hissé, nous étions considérés comme pirates. Moi une pirate ! Alors celle-là on ne me l'avait jamais faite, ça m'a bien fait rire. Quoique j'avais dû une fois me déguiser en pirate pour un carnaval ou une fête entre copains, ça me dit quelque chose, je dois pouvoir retrouver une photo au retour. Non vraiment, une parodie je pensais.

Nous avons encore assez de réseau pour téléphoner à la marina de San Miguel, pour leur demander s'ils pouvaient nous fournir un pavillon américain, mais ce n'était pas le cas. Nous essayons de joindre des shipchandler, des magasins qui vendent du matériel pour les bateaux, mais sans succès, nous décidons donc de poursuivre notre route. Décision prise de traverser comme des pirates, mais des gentils pirates joyeux !

Cap 210°, direction le sud-ouest pour attraper les alizées. Entre temps, la mer, un peu agitée, s'était réveillée, et le vent du nord-ouest, s'était levé à quinze nœuds, ce qui nous a permis d'éteindre les moteurs et dérouler

pleinement le génois, le bateau filait à une vitesse de six nœuds. On passe la montagne rouge, au sud de l'île de Tenerife, la transat commençait vraiment.



Première soirée à bord, le cap'tain nous explique l'organisation pour veiller la nuit. Je suis en forme, je prends le deuxième quart, de minuit à quatre heures du matin.

La température extérieure est encore fraîche la nuit, les fenêtres offrant une vue à 360°, je suis ravie de pouvoir faire la veille également depuis l'intérieur, un des atouts d'être sur un catamaran. Cette première nuit est passée vite, la découverte de mon nouvel espace de vie et de mon environnement de nuit m'a tenue éveillée. Le moindre bruit nouveau ou une vague un peu plus grande que les autres suffisaient à m'impressionner.

La radio affiche quatre heures TU (c'est-à-dire l'heure de Greenwich, qui nous servira de référentiel), je n'attends pas une minute de plus pour descendre réveiller Aurélie. Je suis toujours désolée de la tirer de son sommeil, surtout

qu'elle sursaute à chaque fois, quand elle ne se tourne pas de l'autre côté du lit, comme pour dire, ne me dérangez pas, je dors. J'attends de remonter pour rigoler, et le matin pour lui raconter en me moquant gentiment. En pleine nuit ce n'est pas le moment, les dix premières minutes on se demande encore ce qu'il nous arrive et on peine à activer le mode nuit, surtout les premières fois. Désolée ma pauvre Lucette, c'est le jeu, mais je ne suis pas désolée trop longtemps, je suis vraiment contente de me coucher à mon tour et passer le relais.

Dolce vita

Le matin, Tophe me réveille à huit heures, « Laura ! Des dauphins ! ». Il a prononcé le mot magique, et je ne me fais pas prier pour sortir du lit. Ni une ni deux, encore la tête enfarinée (j'avais dormi quatre heures), je suis en pyjama sur le trampoline, étais-je encore en train de rêver ? Le manque de sommeil me faisait-il halluciner ? Non, c'était bien réel, un numéro de cirque avait bien lieu, un mètre en dessous de moi, au lever du soleil. Une dizaine de dauphins en train de nous montrer leur potentiel de nageur et d'acrobate, à faire la course entre eux et avec le bateau. Ils étaient gris et tachetés, alors que les premiers que j'avais vu sur la côte ibérique, était plutôt bicolores, gris sur le dessus, blancs dessous, avec une démarcation bien nette. Allongés depuis le trampoline, on a l'impression de presque pouvoir les toucher et de jouer avec eux. Bouquet final, quatre d'entre eux, à la queue leu leu, font un dernier plongeon, avant de reprendre leur route.



Trop excitée pour repartir au lit, la journée démarre, mais gentiment, je suis un peu nauséuse, le petit déjeuner me fera certainement du bien. Tophe, comme souvent, a préparé une pâte à crêpes. Royal. Journée au ralenti, entre sieste et méditation, je me fais petit à petit au nouveau rythme. Heureusement Eole et Neptune sont de notre côté et nous laissent nous adapter gentiment. La mer est peu agitée, elle se range petit à petit, la houle, du nord-ouest n'excède pas trois mètres, et le vent venant du nord souffle de manière régulière entre dix et quinze nœuds. Nous ouvrons le cap à 230°, toujours à une vitesse de six nœuds. Le génois est toujours plein. Tout se passe comme sur des roulettes si je puis dire.

J'ai encore du mal à y croire, nous sommes vraiment partis. Les heures passent, mais pour une fois, j'ai la sensation qu'elles prennent leur temps elles aussi. Le soleil fait sa révolution, et commence à perdre des degrés à l'horizon puis plonge dans le grand bain.



L'heure qui suit le coucher de soleil est planante, légère. Pink Floyd, Archive clôturent cette première journée en mer en beauté. Je connaissais ces groupes que de nom, et n'étais pas du tout familière avec leur musique, je n'aurai pas cru, mais leur son a sublimé le moment. A chaque fois que je les réécouterai, je suis sûre qu'une partie de moi replongera immédiatement dans cette capsule spatio-temporelle dans laquelle j'étais ce soir-là, suspendue entre deux dimensions.

Trois lignes de pêche sont accrochées derrière le bateau, avec un système assez simple mais qui a fait ses preuves ! Un fil de pêche épais et de cinquante mètres de long traîne dans l'eau, accroché à un tendeur, lui-même accroché derrière le bateau. Un deuxième fil, partant du bout du tendeur qui tient le fil de pêche, est lui aussi accroché au bateau avec une épingle à linge. Vous devinez la suite, si un poisson mord, ça tend le tendeur et le deuxième fil par la même occasion, l'épingle à linge se décroche immédiatement.

Samedi après-midi, dans une mer agitée, avec une houle de trois à quatre mètres et un vent de vingt nœuds, nous avons la vitesse idéale pour pêcher, six, sept nœuds. Tophe remonte une belle bonite, puis une deuxième une heure plus tard ! On n'avait pas fini de prononcer le fameux diction « jamais deux sans trois » qu'une troisième mordait à l'hameçon, Incroyable. Petit cadeau de bienvenue ? Le soir je dégustais un ceviche. Je n'avais pas

mangé de poisson depuis un an et demi. Partagée entre la peine de voir ces poissons morts et l'excitation d'avoir pêché et préparé mon propre poisson en pleine mer, honnêtement, je me suis régalée. Celui-ci avait une saveur particulière.

Je préfère de loin apprendre à cueillir des plantes et des herbes pour préparer mes propres tisanes, mais en mer, je me suis dit que de savoir pêcher et lever des filets c'était quand même bien plus utile ! En cas de détresse, je pourrais peut-être me débrouiller pour manger sur mon radeau, avec un fil, un hameçon et un couteau bien entendu. Toutefois, sans pavillon américain, je me demande comment je peux m'en sortir...

Ces quatre premières journées ont été un émerveillement permanent, avec chaque jour son lot de surprises, autrement dit de cadeaux. Tout était paisible, le bateau faisait sa vie suivant un cap oscillant entre 215° et 230°, surfant sur une mer un peu agitée, quelques fois plus agitée, avec une houle constante de trois à quatre mètres, et nous nous faisons la nôtre, alternant réglages de voile, cuisine, lecture, bronzette, contemplation de la mer et du ciel, s'accoutumant peu à peu au rythme des quarts, pour finir sur un nouveau spectacle de dauphins dimanche soir.

A la merci de la mer

Mardi 1er Mars

Hier, la mer était peu agitée, le vent venant de l'est était un peu plus calme que d'habitude, nous avons hissé la grande voile arisée, Tophe nous initie à la navigation sur un catamaran. Je me dis que la traversée prend un air de dolce vita, la mer me paraissait sympathique et presque familière. Mais comme si la divinité de la mer m'avait entendue, elle m'avait réservé une petite surprise nocturne.

La soirée est calme, nous laissons la grande voile arisée pour la nuit. Mon quart est prévu de quatre heures à huit heures. A minuit, le vent se lève soudainement pour dépasser les vingt nœuds, la mer s'agite plus que d'habitude. Vers deux heures et demi, du grabuge me tire de mon sommeil profond, je somnole alors, en me faisant balloter de droite à gauche. Les nuits sont en général un peu agitées mais jamais encore à ce point. A trois heures, je décolle de mon matelas, enfin c'est l'impression que j'ai eue, puis j'entends de la vaisselle tomber dans la cuisine.

Encore dans le coltar, je peine à retrouver mes esprits quand je commence à sentir des grosses gouttes tomber du plafond en continu, c'est quoi ce bazar ? Mon sac de couchage commençait à se mouiller, j'ouvre le store du

hublot de coque (celui du dessus) pour comprendre d'où cette eau pouvait bien sortir, et voilà que je me prends un seau d'eau sur le museau, les draps sont instantanément trempés et moi avec, et comme si ce n'était pas suffisant, je devais alors avoir la bouche grande ouverte, je bois la tasse ! Le sketch, vraiment. Comme une vraie bleue, j'avais oublié de fermer le hublot avant de me coucher, je l'avais entrouvert pendant la journée pour aérer la cabine. A force de grosses vagues, de l'eau s'était accumulée entre le hublot et le store et quand je l'ai ouvert, toute l'eau est tombée. Cette fois bien réveillée, j'éponge un peu mes draps, puis je monte au carré voir d'où venait ce raffut.

Le bol de pipas (j'ai trouvé un vrai deuxième amateur !) posé sur la table du carré s'était payé un vol plané, et les pipas étaient éparpillées un peu partout sur le sol. Me voilà à quatre pattes, en pleine nuit, toujours trempée, en train de les ramasser. Cinq minutes après, c'est Joséphine (notre fleur à bord) qui fait une chute libre de la cuisine au niveau des cabines, je descends balayer la Terre qui avait volé dans les escaliers, le tout en essayant de me cogner le moins possible et de ne pas louper les marches. Le cap'tain qui était à la barre me rejoint dedans, « alors ça secoue un peu ?! » me dit-il en plaisantant... Je ne savais pas trop s'il fallait rire, j'étais à mi-chemin entre l'amusement et l'inquiétude.

Le plus drôle n'est pas encore arrivé... En plus du roulis (mouvement droite gauche) et du tangage (mouvement avant arrière), le catamaran était en lacet, c'est-à-dire en

dérapiage sur les vagues, ce qui est assez caractéristique pour ces bateaux, lors des fortes houles, il fait ce qu'on appelle un départ à l'abattée, ou un départ au tas en jargon marin. En haut de la vague, l'arrière du catamaran prend plus de vitesse que l'avant et commence à déraiper en surfant la vague, pour se retrouver presque en travers de la vague, très impressionnant, mais rien de problématique, le catamaran se redresse et reprend gentiment son cap, grâce au pilote automatique. Mais, lorsque le catamaran prend un écart de cap trop important avec la route, autrement dit, lorsque le nez du catamaran part trop à droite ou à gauche, alors le pilote automatique décroche et c'est ce qui nous est arrivé juste après.

Le passage d'une vague plus forte que les autres et un vent à quarante nœuds ont tellement fait déraiper le catamaran que le pilote a décroché, cette fois le catamaran ne s'est pas redressé, on l'a senti de suite, les mouvements commençaient à être désordonnés, et complètement aléatoires. Tophe sort en trombe reprendre la barre.

Je monte à la timonerie (là où il y a le poste de pilotage) le rejoindre, bien cramponnée aux barreaux de l'escalier. Le vent soufflait fort, rajouté au bruit des vagues qui déferlaient, on ne s'entendait pas. Je le vois très décontracté, en train d'essayer de reprendre le dessus. Je lui fais remarquer que je ne vois pas les vagues, ce à quoi il me répond, tout sourire, que parfois il ne vaut mieux pas les voir. Un brin d'humour ne fait jamais de mal. Je suis admirative, car cette nuit-là, il n'y avait pas un brin de

lumière, c'était le noir complet, et il barrait juste avec ses sensations, c'était impressionnant.

En haut des vagues, le catamaran perd de la vitesse, il n'est plus manœuvrant, la barre ne répond pas, il faut attendre qu'il entame sa descente pour qu'il reprenne de la vitesse pour pouvoir changer de cap. Il faut jongler entre la direction et la puissance du vent, et celle des moteurs. Il en faut ni trop peu, sous peine de perdre la vitesse acquise et se faire trop remuer par la houle, ni trop ce qui rajouterait de la vitesse à celle gagnée lors de la descente dans les vagues.

Dérapiage non contrôlé, le catamaran fait un 180°, il se retrouve au près (face au vent), à remonter les vagues. Lorsqu'il finit d'en remonter une, il s'écrase de tout son poids, et ça fait un bruit impressionnant. Il faut gérer un autre demi-tour pour se remettre dans le sens de la marche !

Tout revient enfin à peu près à la normale, on rentre, on se détend, je me remets à peine de mes émotions, quand deux minutes après, rebelote. Décrochage du pilote, encore. Tophe ressort dresser la bête.

Trois heures trente, il n'est plus la peine de repartir me coucher, mon quart commencera plus tôt cette fois ! Après un bon fou rire (on lâche les nerfs), on se demande que fait Aurélie, je m'attendais à la voir sortir en stress, est-elle en train de dormir, imperturbable, ou plutôt cachée au fond de sa couchette en boule ? Tophe s'allonge dans le carré, je

reste dehors, devant la barre pendant tout mon quart, de trouille que ça arrive une troisième fois, prête à immédiatement le réveiller si ça recommençait.

Le jour se lève quelques heures plus tard, la houle et le vent ne faiblissent pas. Quelle nuit !



Au petit jour, Aurélie sort enfin de sa cabine, placide et blasée d'avoir perdu sa nuit, elle nous avoue ne pas avoir fermé l'œil. « Je pensais que tout était sous contrôle et que vous étiez en train de prendre un ris » dit-elle en haussant les épaules. En effet, cela aurait pu être la raison de ce 180°. Lorsqu'il y a trop de vent, il faut diminuer la surface de la voile. Pour ce faire, on se met au bon plein (un vent à 50° environ par rapport à l'avant du bateau), la grande voile se retrouve face au vent, elle faseye, ce qui permet de la descendre pour prendre un ris. Pendant cette manœuvre, on se retrouve face aux vagues.

Non tout n'était pas vraiment sous contrôle... mais le cap'tain a redressé la barre !

Pas de chance pour elle, elle se réjouissait d'avoir à son tour le meilleur quart, celui de huit heures du soir à minuit, qui permet de dormir ensuite toute la nuit sans interruption, quand évidemment les divinités du vent et de la mer te le permettent...

Un petit rappel à l'ordre, certainement pour me rappeler qu'il faut rester humble. Après cinq jours paisibles, l'océan commençait à me paraître familier et j'ai eu l'arrogance de penser que la mer, m'appartenait mais en fait, c'est moi qui lui appartenais, pieds et poings liés.

Ambiance nocturne

Les nuits sont découpées en trois quarts de quatre heures, et les horaires s'adaptent au coucher du soleil. Les premiers jours, le premier quart commençait à huit heures, le deuxième à minuit et enfin le dernier à quatre heures jusqu'à huit heures du matin. Nous avons fait jusque-là avec Aurélie des quarts de trois heures, ce qui nous rajoutait une heure de veille, et une heure de plus, c'est long, surtout quand on pique du nez !

Au fur et à mesure des journées, on adapte les horaires par rapport au soleil, ainsi, le début du premier quart se décale progressivement. On compte quatre heures dès lors qu'il est couché.

Chaque nuit, on tourne pour les quarts, on prend successivement le premier créneau, puis la nuit suivante le deuxième créneau et ainsi de suite... en trois nuits, on passe les trois créneaux, puis on recommence... De ce fait, je suis toujours réveillée par Tophe et c'est toujours moi qui réveille Aurélie.

Le premier quart est celui que je préfère. Une fois terminé, on va au lit et on peut dormir huit heures d'une seule traite. Tophe se lève toujours très tôt, il est du petit matin, donc pas besoin de se lever à huit heures du matin pour prendre le relais, il est déjà à fond. Installation des lignes

de pêche, réglages de voile, réajustement du cap si nécessaire, réalisation d'une pâte à crêpes...

Ce premier quart passe plus vite que les suivants. En général, on est encore en train de manger avec l'équipage, ou on est en train de refaire le monde, une fois de plus, on aime profiter de cette heure magique qui suit le coucher de soleil. En plus d'avoir un ciel dont les couleurs se fondent entre elles, comme sur une aquarelle, un voile de douceur et de tranquillité vient se déposer sur nous. La couleur de l'eau change, les nuages sont éclairés par derrière et paraissent encore plus en relief. Il règne une ambiance très particulière, c'est l'heure propice pour laisser aller nos pensées, partager nos envies, nos idées, nos émotions, avec en fond une musique douce et planante. Une fois les coéquipiers couchés, je range la cuisine, je fais la vaisselle, je me prépare une tisane, et j'ai déjà gagné une heure, une heure et demi.

Le deuxième quart, c'est pour moi le plus long. J'ai dormi trois petites heures et Tophe me réveille.

Il fait nuit tout le quart, pas de coucher ni de lever de soleil, il fait noir, surtout ces premiers jours sans lune. Les lumières du bateau restent éteintes pour faciliter notre vision nocturne. Il n'y a personne avec qui papoter, sauf parfois Tophe qui se lève pour venir prendre de l'eau, ou faire un check au poste de pilotage, et qui au passage me fait sursauter. Nous ne sommes que trois sur le bateau, à priori pas de monstre caché dans la quatrième cabine, mais je me laisse toujours surprendre par cette ombre élancée

Je reconnais maintenant très vite et très facilement les grandes classiques, la Grande Ourse, pas seulement la casserole mais aussi les pattes et la tête, la petite Ourse, dont le bout de la queue de la casserole est l'étoile polaire, Orion, une constellation des nuits d'hiver en forme de nœud papillon, dont les trois étoiles centrales formant le bouclier d'Orion, la Croix du Sud indiquant, comme son nom l'indique la direction du Sud, Cassiopée, en forme de W ou de M en fonction de l'heure de la nuit...

Je me surprends maintenant à reconnaître d'autres constellations qui m'étaient jusque-là inconnues, le Taureau, avec les Hyades, un amas d'étoiles entre ses deux yeux et les Pléiades, un groupement de six étoiles dans son encolure, le Grand Chien, avec Sirius, l'étoile la plus brillante du ciel, le Lion, avec sa crinière dessinant un point d'interrogation, Les Gémeaux, dont les deux étoiles les plus brillantes, représentant chacune leur tête, sont appelées Castor et Pollux...

Il y en a en tout quatre-vingt-huit, je ne les verrai jamais toutes, d'abord parce que je ne vois que celles de l'hémisphère Nord mais aussi parce que certaines brillent trop peu, ou ont trop peu d'étoiles pour pouvoir les identifier, ou trop, et dans ce cas on s'y perd. Les astronautes de la Grèce antique étaient très inventifs pour imaginer des formes et leur donner un nom, comme par exemple les Chiens de Chasse, avec deux étoiles seulement. Toutefois, celles-ci on les reconnaît bien, elles

sont juste derrière la Grande Ourse, c'est peut-être pour ça qu'elles s'appellent comme ça.

J'ai appris aussi, qu'il était possible de voir à l'œil nu cinq planètes, Mercure et Vénus, qui s'écartent peu du soleil, puis Mars, Jupiter et Saturne. Les quatre dernières servent à la navigation astronomique, la première est rarement discernable. Le matin, Vénus, connue sous le nom de l'étoile du berger, brille tellement qu'elle se voit encore après le lever du soleil. Elle brille douze fois plus que Sirius, l'étoile la plus brillante.

L'application a aussi l'avantage d'expliquer, pour chaque civilisation, dans le monde, le lien entre les peuples et les étoiles avec leurs légendes associées, c'est vraiment passionnant.

Je suis en train de lire le livre des Merveilles du Monde, de Marco Polo, qui était au service de Khubilaï Khan en Mongolie dans les années 1200, alors celle-ci retient toute mon attention.

Un soir où vous voyez la grande ourse, regardez l'avant-dernière étoile de la queue de la casserole, Mizar. Si vous arrivez à discerner Alcor à l'œil nu, l'étoile qui est juste à côté de Mizar, alors vous auriez pu être un archer pour Gengis Khan au XIIIe siècle en Mongolie ! Ce n'est pas mon cas...

S'ajoute au programme nocturne de la lecture, de l'écriture, du tri de photos, un film parfois, l'écoute de musique et de podcast préalablement sélectionnés et

téléchargés sur le téléphone. Les sujets sont divers et variés : écoféminisme, désobéissance civile, pollution numérique, greenwashing, tourisme positif et durable, cohérence cardiaque, approche cœur corps tête pour libérer sa puissance...

Être sur l'ordinateur ou écouter des podcast est une bonne aide sur le deuxième quart, ça a l'avantage de « réveiller le cerveau », et l'envie de dormir ne se fait pas sentir.

Ceci dit, il ne faut pas oublier le but du quart tout de même. Il faut régulièrement scruter l'horizon pour voir si un bateau n'a pas une route convergente avec la nôtre. Le système AIS nous aide grandement, c'est un système de balise radio émettrice et réceptrice servant à identifier et positionner sur un écran les bateaux proches. En cas de pluie et qu'on n'y voit rien, c'est rassurant !

Si le vent se lève soudainement ou au contraire s'il se calme, il faut ajuster les voiles. Pas de prise d'initiative de mon côté, je réveille le cap'tain. En fait pas besoin de le réveiller, même s'il dort il a toujours une oreille réveillée, et il se lève avant même que j'ai besoin de le sortir du lit.

Monocoque contre catamaran

Jeudi 03 Mars

Deux mois que je suis partie de Saint Martin et que je suis sur un bateau, je peux même dire que j'habite sur un bateau, c'est drôle. On m'aurait dit quelques mois plus tôt que mon quartier lors de mes différentes escales serait le port, je ne l'aurais certainement pas cru. Pourtant, j'avais rejoint Aurélie sur Fisaloey, un voilier, à Hendaye le 3 janvier pour une durée...indéterminée.

Je repense à la fois où j'ai dû me justifier auprès d'un guide touristique un peu trop insistant. C'était lors de la randonnée à Madère, sur la pointe de Sao Lourenço, il proposait d'embarquer sur un bateau pour voir l'île depuis la mer et nous ramener au point de départ de la randonnée. J'ai décliné gentiment plusieurs fois, mais vu qu'il insistait, j'ai été obligée de lui dire, un peu agacée, que je vivais sur un bateau et que sa proposition ne m'intéressait guère. « We live in a boat ». Cette phrase, lâchée avec aucun effort d'accent, paraissait sortie tout droit d'un livre de 6^{ème}, lue par un élève. Elle était tellement improbable dans ma bouche, que ça nous a fait éclater de rire avec Aurélie. Le guide a dû penser qu'on se moquait de lui mais de le verbaliser nous a fait réaliser que c'était incroyable, et que nous avions beaucoup de chance. Depuis, cette phrase est restée...

« Tu habites où ? » demande l'une, « I live in a boat » répond l'autre (à prononcer avec un bon accent frenchy),

et ça nous fait toujours autant rire, mais surtout parce que c'est toujours autant incroyable.

La première partie de navigation s'est faite avec cap'tain Philippe, de Hendaye jusqu'à Tenerife, sur les îles Canaries, en passant par Porto Santo et Madère. Il était prévu que nous fassions toute la transat avec lui, mais pour raisons personnelles, Philippe a dû rentrer. Nous avons eu la chance de trouver rapidement un deuxième bateau et son cap'tain Tophe pour continuer l'aventure, mais sur un catamaran cette fois. Deux salles, deux ambiances.

Fisaloey, est un monocoque, un Dynamique Express 45, de 1985 (comme moi !), avec un intérieur authentique, très charmant en bois. Philippe l'a super bien équipé, il est très confortable. Le catamaran, un Astréa 42, du nom de Laura Maé (comme moi aussi !), est tout neuf, avec un intérieur ultra moderne et tout confort, une vraie maison sur l'eau. En superficie au sol, il est plus grand que l'appart que j'avais à Paris.



Il mesure sept mètres vingt de large sur douze mètres cinquante de long, et ce pin's pèse tout de même douze tonnes et demi. Ce que je trouve le plus hallucinant c'est le « niveau de vie » à bord d'un catamaran neuf. Tophe est skipper professionnel, c'est son job de convoier des bateaux. Laura Maé retrouvera son propriétaire américain aux Antilles, à Anse Marcel, sur l'île de Saint Martin, côté français.

La traversée n'est pas aussi sportive que je m'imaginai mais comme je n'aurai pas souvent (pour ne pas dire jamais) l'occasion d'être à bord d'un catamaran tout beau tout neuf, je suis ravie d'avoir l'opportunité d'en faire l'expérience. Je trouvais déjà Fisaloey très confortable pour un voilier, et j'étais très agréablement surprise de l'aménagement, mais là c'est le « toujours plus » qui s'applique. Bon en même temps, il coûte plus de cinq cent mille euros, il peut être confortable !





Sur l'étage principal, il y a un grand espace de vie avec une cuisine toute équipée (plaques et four à gaz, réfrigérateur et congélateur, ce qui pour une transat enlève le souci de la conservation et de la gestion des aliments frais sur trois semaines), et un carré avec une table réglable en hauteur et des canapés en cuir, que nous protégeons avec des cartons et des draps pour ne pas risquer de les abîmer. Grâce aux baies vitrées et aux fenêtres, la vue est panoramique, ce qui facilite grandement l'observation, de jour comme de nuit.

A l'étage inférieur, via un petit escalier, on accède aux cabines. Il y en a deux par coque, une sur l'avant et une sur l'arrière. Lit double, hublots latéraux et au plafond, lumières directes ou tamisées, deux petites lampes supplémentaires disposées de part et d'autre du lit, avec elles aussi, différent degré d'intensité, prises normale et USB, et assez de rangement pour fourrer tout notre bazar.

Chacune possède sa salle de bains avec ses propres toilettes, pas besoin de pomper pour la chasse d'eau, on a qu'à appuyer sur un bouton. On accède directement à la douche centrale, qui elle relie les deux cabines de la coque. Le luxe de prendre une vraie douche sur l'océan. On limite toujours la quantité d'eau utilisée, mais le « désal » (désalinisateur) se charge de pomper l'eau de mer et la rendre potable, et ainsi remplir les réservoirs d'eau à la demande.



A l'extérieur, sur la partie arrière, le cockpit est immense et très agréable. A part la piste de danse avec ses hauts parleurs, il y a aussi une grande table avec des bancs, et de quoi mettre des coussins un peu partout pour s'affaler, et une douche extérieure. Les deux moteurs Volvo, de quarante chevaux chacun sont accessibles très facilement, via des trappes. A l'avant, de quoi aussi mettre des coussins pour s'affaler et bronzer ou se coucher le trampoline.



Au niveau supérieur, via un petit escalier, on rejoint la timonerie, le poste de pilotage avec la barre, les écrans de navigation ultra modernes. On peut hisser ou affaler la grande voile, enrrouler ou envoyer le génois sans même sortir du poste de pilotage. Banc avec dossier, coussins, vue panoramique, celle-ci est abritée en totalité, donc en cas de pluie, on ne se mouille pas. Bref, tout est fait pour naviguer pépère en toute tranquillité au sec.



Depuis ce poste de pilotage, on accède avec une autre échelle de quatre marches, à une plateforme sous la bôme.

Sur ce bateau, peu de chances que je me la prenne... Quoique, j'ai quand même réussi à me cogner une première fois au début de la transat et une deuxième un peu plus tard en faisant la pitre pour amuser la galerie... enfin rien de méchant, elle était fixe, je dois avoir un aimant à bôme dans le front.

Sur Fisaloey, ce n'est pas la bôme que je me suis prise dans la tête, mais l'annexe, qui sous une rafale de vent, s'est soudainement soulevée pour finir sa course contre le mat. Moi j'étais là, juste à côté du mât, en train d'assister Philippe pour attacher l'annexe sur le pont pour passer la nuit... La force du coup m'a projetée moi aussi contre le mat. Résultat, deux bosses, une de chaque côté de ma tête, à gauche par le coup de l'annexe, et à droite par le coup sur le mât. Vraiment, il faut le faire... après une vive douleur, et un petit temps de récupération, une bonne rigolade, ça ne m'étonne pas de moi tiens...mais je peux après tout ça, dire que j'ai la tête dure !

Cette plateforme, c'est mon endroit préféré la nuit. C'est un véritable poste d'observation à 360 sur la mer et sur le ciel. Allongée, avec une petite couverture et un petit coussin, je ne peux pas être mieux pour contempler les étoiles. Mais le must, c'est quand il y a de la forte houle, sensations fortes garanties.

A chaque vague qui passe, l'arrière du catamaran se soulève. De temps en temps, déferle une vague plus grosse que les autres, je ne crois pas exagérer quand je dis que je me retrouve parfois à sept mètres au-dessus du creux de la

houle, le catamaran semble vouloir plonger sous l'eau, il est presque à la verticale ! Je me cramponne, c'est flippant mais marrant !

Le délire est accentué avec les lumières rouge et verte, signalant respectivement bâbord et tribord, qui sont à l'avant sur ce bateau (contrairement aux voiliers monocoques qui les ont en général en haut du mât). Elles éclairent le creux de la houle dans lequel on fonce tout droit, c'est encore plus impressionnant.

Le mouvement d'un catamaran n'a rien à voir avec le mouvement d'un monocoque. Ayant testé les deux, je vais essayer de décrire ce qui m'a le plus étonnée.

Le monocoque file sur l'eau, et se fait facilement une route parmi les flots, par tous les vents (au portant, de travers ou au près), avec un roulis plus ou moins supportable, selon la houle et le vent. Le monocoque subit du tangage, du roulis, et du lacet en permanence, mais tout le voilier se bouge « en même temps », il n'y a pas de torsion ni flexion au sein même du bateau, ou du moins je ne le sens pas.

Dans des fortes conditions climatiques, le voilier peut aller jusqu'à se coucher, trempant alors les barres de flèches dans l'eau. Dans la pire des situations, il peut démâter mais il finirait par se redresser. L'intérieur serait trempé, mais accessible.

Le catamaran c'est comme un gros carré sur l'eau, posé sur deux coques. L'avantage c'est que le roulis se fait nettement moins sentir, par contre les deux coques bougent sans aucune coordination. Quand une coque est en haut de la vague, l'autre est en bas, quand l'avant de la coque est en haut, l'arrière de la même coque est en bas, ou inversement. Ce qui engendre des mouvements de torsion entre les deux coques au sein du catamaran. La structure, les fenêtres, les baies vitrées subissent de fortes contraintes, de ce fait tout couine sans arrêt, dans le carré, et dans les cabines. En plus du bruit permanent des vagues, du vent, du gréement, s'ajoute celui des grincements du catamaran. Je prie pour que les ingénieurs à l'origine du choix des matériaux et des dimensions de la structure aient fait leur job pour ne pas que les fenêtres explosent.

S'il y a trop de lacet, un départ au tas peut retourner le catamaran et là, c'est foutu, lui ne se retourne pas, on monte sur la coque on s'accroche au safran et on attend les secours ! Ces bateaux ne sont pas faits pour une grosse houle de cinq à six mètres ou au-delà de quarante nœuds, encore moins pour un vent de face, il remonte mal les vagues. « Ce n'est pas serein » dirait Tophe.

Bon nous, on a de très bonnes conditions, c'est hyper serein !

La vie à bord

Dimanche 6 mars

Cela fait déjà dix jours que nous sommes en mer, poussés par les fameuses alizées. Lorsque celui-ci faiblit un peu, on hisse la grande voile, ce qui nous fait faire un peu de manipulation. On m'avait prévenue, ce n'est pas sur un transat que l'on apprend le plus à faire de la voile, en effet, les changements de cap et les réglages de voile sont peu fréquents. La grande voile est souvent enroulée, le génois à l'avant suffit à atteindre la vitesse cible de six nœuds. Nous avons empanné une dizaine de fois peut être (de ce que j'ai pu voir). Une fois dans les alizées, c'est une autoroute, comme disent les habitués.

Il arrive que le capitaine mette les moteurs. D'abord parce qu'ils sont neufs et qu'il faut les faire tourner, ensuite parce que ça recharge les batteries, même si les panneaux solaires, eux aussi neufs, sont efficaces, ça complète. Enfin, quand la mer est agitée, il vaut mieux assurer un minimum de vitesse permanent, ce n'est pas le moment de se trainer, au risque de trop se faire secouer.

Le reste du temps il est pour nous. Je repense souvent à une question qui revenait avant que je parte « Tu n'as pas peur de t'ennuyer sur le bateau ? » et je souris à chaque fois que j'y pense. On pourrait penser que le voyage est

monotone et paraisse long, mais il n'en est rien. Les journées qui pourraient sembler se suivre et se ressembler sont toutes différentes. Chacune a son charme et son lot de surprises.

La vie à bord se compose comme une chanson, chaque membre de l'équipage fait ses propres couplets à son rythme et en canon et vient naturellement se retrouver pour vivre le refrain au diapason.

La priorité est d'assurer nos besoins physiologiques. Le premier, et le plus important pour moi, étant la gestion du sommeil. Les nuits sont rarement complètes et profondes, on dort en pointillé, les siestes sont devenues un rituel, moi qui n'en faisais jamais, je découvre le plaisir de dormir à n'importe quelle heure. Une personne est toujours de veille, quand elle se lève, une autre peut aller se coucher, ça tourne.

On essaye de manger ensemble le plus possible et de partager au moins un repas par jour. Le reste du temps, chacun fait sa popotte. Selon ou il en est de ses siestes (j'ose à peine parler de nuits), il préférera petit déjeuner, manger salé, ou encore se faire un gros goûter. S'il le peut, il cuisine pour trois, ça fait toujours plaisir d'avoir des restes dans le frigo. A moi, la mer me donne une faim de loup, je mange tout le temps. Sucré, salé, tout me va. Même si on n'y prête plus attention, être secoués 24h doit certainement consommer de l'énergie, on est toujours un peu gagnés pour tenir debout et même assis. Il n'y a que dans le lit qu'on se laisse balancer.

Dormir, manger et se laver, oui quand même. Être au grand air ne suffit pas pour chasser les odeurs... toilette de chat ou douche, avec celle qu'on a, pas d'excuses, c'est le grand luxe. Heureusement elle n'est pas grande, on peut se caler avec les bras et les jambes, pour une séance de machine à laver.

Enfin, on fait un peu de lessive et de ménage, je ne sais pas comment, mais la poussière nous suit même au milieu de l'Atlantique !

Une fois les aspects logistique et entretien passés, on a plus qu'à profiter. On a tous un programme divers et varié.

Tophe pêche, il répare les lignes arrachées par les gros poissons, ajuste les tendeurs, fabrique de nouveaux leurres. On aura pêché en tout sept poissons, trois bonites, trois dorades coryphènes (ci-dessous ne photo) et un thon jaune.



En tartare, ceviche ou à la poêle, j'avoue avoir apprécié. Un an et demi que je n'avais pas mangé de poisson, je suis contente de le faire dans ces conditions. Pour qu'une pêche soit durable, il faut consommer deux à trois poissons par mois, c'est bon, le quota par personne était atteint. J'ai eu l'occasion de goûter le poisson volant, ce n'est pas exceptionnel, c'est rempli d'arrêtes, mais bien frit ça passe bien.

De mon côté, je prends le temps pour contempler l'océan de jour et le ciel la nuit, cuisiner, lire, écrire, faire des photos, bronzer et danser musique à fond, dans les hauts parleurs du cockpit ou dans le casque, on respecte le sommeil des autres, c'est sacré. J'ai aussi ma petite routine matinale, que j'essaye de tenir. Après avoir ramassé les poissons volants qui se sont échoués sur le bateau pendant la nuit, ce qui arrive assez régulièrement, je m'installe pour ma séance de yoga (sauf les postures d'équilibre, impossible !), respiration, méditation avec parfois un peu d'exercices de renforcement musculaire, ou cardio quand j'ai bien dormi.



Le refrain peut commencer.



Midi ou soir, il y a toujours un moment où nos appétits sont alignés, on cuisine tous ensemble et on passe un riche moment. Les liens et les discussions avec l'équipage s'approfondissent chaque jour. Mes deux coéquipiers ont chacun un monde fascinant et des connaissances bien différentes des miennes ce qui nous donne une ressource de sujets intarissable.

Je connais Aurélie depuis plus de deux mois, et Tophe depuis trois semaines, mais j'ai l'impression de les connaître depuis bien plus longtemps que ça. Vivre sur un bateau et surtout en huit-clos sur l'océan accélèrent la découverte de l'autre. Puis sur un bateau, on ne triche pas. On peut feinter quelques jours mais le naturel prend vite le dessus. Même si le catamaran est grand, et qu'on a

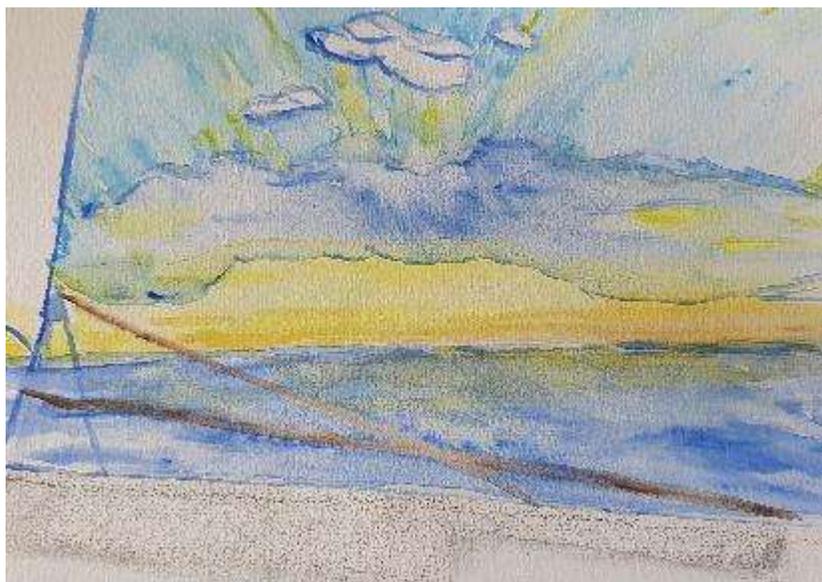
chacun une cabine, on est quand même H24 l'un sur l'autre, à composer avec nos envies, nos caractères, nos goûts en cuisine et trois semaines de navigation non-stop ça peut être long, très long si ça ne matche pas, moi j'avoue avoir beaucoup de chance d'être tombée sur cet équipage. Nous sommes tous les trois très faciles à vivre, de très bonne composition (qu'ils me contredisent si je ne le suis pas) et nous vibrons sur la même fréquence, c'est zen et fluide. Je ne crois pas qu'il y ait un hasard, les mêmes vibrations s'attirent entre elles. La vie à bord tous les trois est un vrai régal. On est comme une petite famille, le temps de la traversée. Il paraît que dix jours c'est la durée moyenne qu'il faut avant que ça pète, si cela doit arriver. Bilan : tout va très bien à bord.

On ne se connaissait pas avant, et chacun reprendra sa route à Saint Martin, et entre temps on vit ensemble un gros temps fort qui nous marquera à jamais, enfin surtout pour Aurélie et moi, qui découvrons chaque jour. Mais je ne suis pas chagrinée de les voir partir, j'aurai certainement l'occasion de les revoir et revivre d'autres bons moments avec eux, sur Terre, ou en mer.

Trois personnes me semblent être un bon chiffre, toutefois, l'équipage de cinq potes dont nous avons fait la connaissance à Tenerife doit aussi bien se marrer. Pour ma part, je suis contente d'avoir un rythme calme et de pouvoir souvent me poser pour pleinement savourer la communion avec les éléments, ce qui ne nous empêche pas

d'avoir nos moments de folie et de rigolade, et ma foi, ils font le plus grand bien.

La richesse de nos centres d'intérêts fait découvrir aux uns et aux autres de nouvelles activités. Ainsi, j'ai pu développer ma créativité auprès de mes deux coéquipiers, artistes dans l'âme. Aquarelle, dessin, origami, atelier mandala... Aurélie m'a donné le goût des mots croisés. Je n'en avais jamais fait auparavant, pourtant j'ai des adeptes dans la famille, ma mère et surtout ma grand-mère sont deux fanas. Il a fallu que je sois en pleine mer pour me faire piquer par le virus.



J'ai appris à faire du pain et de la pâte à crêpes au pifomètre en deux coups de cuillère à pot dans une casserole. On a partagé nos bonnes recettes, on s'est bien

régalés pendant trois semaines. Tout était frais ou fait maison. Le temps à disposition a bien été mis à profit !



Bref, les journées se suivent mais ne se ressemblent pas.

Un mouvement perpétuel

Le corps est extraordinaire. Il s'adapte et s'habitue à tout. Je ne fais même plus attention aux mouvements du bateau, c'est devenu normal, c'est « intégré ». Quand j'y pense, c'est drôle de vivre cette expérience, d'être en mouvement permanent pendant trois semaines, je redoute vraiment le mal de terre qui me pend au nez. Le gros avantage, c'est que mine de rien, on est toujours un peu gainée, et un peu en tension. C'est du sport à dose homéopathique, mais à la longue, ça doit avoir son petit effet, je m'en réjouis.

De temps en temps, tu te laisses surprendre par une vague isolée, plus forte que les autres. Tu ne sais pas d'où elle sort, ni comment, et sans crier gare, elle soulève l'arrière du catamaran, qui plonge et finit par dérapier.

Si par chance tu es assis à ce moment-là, ça va, tu t'empresses de retenir ce qui est posé sur la table, au pire un café chaud, au mieux un bol de pipas ou la gourde, mais comme tu as pris l'habitude de systématiquement la fermer (après s'être fait avoir une fois), ce n'est pas un problème, c'est même un réflexe de tout retenir, tu attends que ça passe, sans même lever la tête, puis tu reprends tes activités comme si de rien n'était.

Si par cas tu étais debout, alors là c'est une autre histoire... tu joues à l'équilibriste ou à l'acrobate ! Tu essayes de te retenir tant bien que mal à ce que tu trouves sous la main.

Au mieux, un mur, un placard, le plan de travail de la cuisine, avec moins de chance, tu trébuches sur les tongs que j'ai oublié de ranger et tu t'affales dans le canapé, juste après t'être pris le coin de la table (tiens un bleu de plus), ou tu écrases ton coéquipier qui lui a réussi à se tenir à un meuble fixe, ou encore tu te prends la baie vitrée sur la tronche qui était ouverte et mal enclenchée dans son loquet, et au pire, beh tu finis par terre sur les fesses (je parle en connaissance de cause, ce sont tous des exemples vécus...). Souvent un « et beh ! » ou « dediou » ou encore « p***** » accompagne le mouvement.



Le plus drôle c'est quand tu es en en train de cuisiner, petites ou grandes vagues, c'est un vrai challenge. Les jambes bien écartées, le bassin ou les fesses calés contre le plan de travail, tu as toujours une drôle de position.

A l'école primaire, je me rappelle qu'on devait dessiner le niveau de l'eau dans une bouteille inclinée. J'avais dessiné le niveau de travers, penché comme la bouteille, au lieu de le faire horizontal... Il faut croire que je n'ai toujours pas compris ! Pourquoi je continue de trop remplir les verres et les casseroles ? En cas de grosses vagues, ça déborde ! Pour sortir les plats du four, tu t'y prends à quatre mains, trop périlleux d'ouvrir tout seul la porte et sortir le plat sans te brûler sur les côtés ou sur la grille.

Enfin, une bonne astuce que tu apprends vite aussi, c'est de tout poser systématiquement sur un torchon un peu humide, sinon ça glisse sur le plan de travail.

Pour dormir aussi tu t'habitues, tu es ballotée de droite à gauche, il faut trouver la bonne position pour se caler un peu. Ce n'est pas le plus embêtant, contrairement au bruit de la vague qui déferle sur la coque à cinquante centimètres de tes oreilles.

Je ne me suis pas habituée au bruit que ça fait, on dirait que le catamaran roule sur des cailloux, et ça résonne dans la cabine. Le pire, c'est le coup de bélier, le bruit fort et sec de la vague qui s'est faufilée entre les deux coques et qui vient se percuter sur une des coques, au moment où le catamaran se redresse. Comme si on donnait un gros coup, c'est flippant. A chaque fois je me dis que ça va transpercer la coque. Je sentais déjà la houle taper sur la cabine de Fisaloey, mais là c'est encore plus impressionnant.

Le vide

Mardi 8 mars

Minuit et demi, mon quart se termine dans trente minutes, et après une journée un peu particulière, ponctuée de diverses émotions et sensations que je n'avais pas encore ressenties, je sens que cette prochaine nuit va être profonde et paisible (nuit complète en plus !).

Ce n'était pas le cas la nuit dernière. C'est la première fois que nous nous prenions la pluie sur le bateau. J'ai mal et peu dormi... Il m'a fallu appréhender ces nouveaux bruits, le vent soufflait bien fort entre deux grains, et la visibilité était réduite lors de mon quart entre cinq et neuf heures du matin.

Un magnifique lever de soleil a vite effacé l'agitation de la nuit. Sitôt les premières lueurs sorties, le calme s'est imposé, la lumière guérissant les cauchemars nocturnes. Les nuages jusqu'à lors sombres ont laissé place à des nuages blancs, roses, oranges, et un ciel violet. Un oiseau noir bien matinal tournait autour du bateau. Je me demande ce qu'il fait là, seul, aussi loin des côtes, et comment il fait sans se poser pendant quelques centaines de bornes ! Il se pose comme un canard ? Il tourne tellement près de nous que je ne peux m'empêcher de penser qu'il est là pour moi, comme si l'esprit de Papa, ou

d'une autre personne proche, qui est de l'autre côté, vient me saluer et m'escorter.



Deux crêpes (ça c'est toujours autant le kiff), et je pars me coucher pour essayer de récupérer un peu. Je me lève trois heures plus tard, fatiguée et avec des sensations encore étrangères.

Pendant la nuit de dimanche à lundi, nous avons passé la fameuse ligne de « non-retour », comme je l'appelle. Quoiqu'il advienne, il est maintenant plus court de continuer le périple que de faire demi-tour. J'ai la certitude à cet instant que j'irai au bout de la transat. Cela n'a pas toujours été le cas.

Je suis en plein milieu de l'Atlantique, à presque deux mille kilomètres des côtes, à l'est ou à l'ouest, naviguant au-dessus d'abysses de cinq milles mètres de profondeur. Pour la petite anecdote, je suis à quatre cent dix-huit km

seulement de la station spatiale internationale, ce qui fait des astronautes mes premiers voisins lorsqu'ils passent au-dessus de moi. De nuit, lorsqu'ils regardent l'océan, ils voient le noir complet, noir dans lequel je me trouve, ils n'aperçoivent sûrement pas nos lumières, et quand moi je les regarde passer, je les vois défiler parmi une multitude de points lumineux qui se détachent d'un fond noir également. Je me sens proche d'eux d'une certaine manière.

Ça donne un peu le vertige ces distances, j'essaie de les conscientiser, mais ce n'est pas simple. Ça fait douze jours que le bateau avance mais sans repère autre que celui de l'horizon, difficile d'évaluer la distance qui passe. Devant, derrière à droite ou à gauche, il n'y a rien, on a croisé que cinq bateaux pour l'instant, sur les premiers jours de la traversée. Dessous c'est profond, très profond, et au-dessus les étoiles sont à des milliers de kilomètres, difficile de bien réaliser également. Le catamaran est un pin's accroché sur l'eau, je me sens minuscule. Quand je prends le temps de ressentir tout ça, je mesure que je suis moi-même une poussière d'étoiles, à la merci des forces de l'univers.

« Je suis en plein milieu de l'océan », je me le répète toute la journée, et à vrai dire, ça m'a bien fait cogiter. Je suis d'un côté super excitée d'être là au milieu de rien, mais à la fois je commence à être un peu nostalgique. Je suis à partir d'aujourd'hui plus près des côtes du continent américain que celles de l'Europe, j'ai à ce moment-là, enfin,

la sensation d'être partie de chez moi. Ce n'était pas le cas jusqu'aux Canaries. Quand je regarde le lever du soleil à l'est, je pense à toute la famille et les amis qui sont chaque jour un peu plus loin.

Douze jours que je n'ai pas de nouvelles d'aucun d'entre eux, ce n'était pas arrivé depuis... jamais. Ce n'est jamais arrivé en fait. Voilà, je sais maintenant que douze jours c'est ma limite avant de ressentir le manque de mes proches. Je me demande où ils sont, ce qu'ils font, si tout le monde va bien. Je n'ai moi-même donné aucune nouvelle, sauf trois messages à Maman en tout et pour tout. Messages auxquels je lui avais dit qu'elle ne pouvait pas répondre, je compris plus tard qu'en fait elle pouvait mais je suis contente de vivre cette expérience de couper toute communication pendant vingt jours (désolée Maman, ne m'en veux pas !).

Douze jours c'est aussi le temps qu'il m'a fallu pour enfin arrêter de penser au quotidien et à ma vie à Bayonne. Comme si les détails de ma vie « normale » n'avaient plus d'importance. Ils n'envahissent plus mon esprit, je commence à faire de la place dans ma tête et dans mon corps. Je fais enfin un peu de vide, pour accueillir d'autres pensées et sensations.

Je n'y avais pas pensé jusqu'à maintenant, mais maintenant que je suis certaine d'aller de l'autre côté, je me demande quelle va être la suite. L'idée est de rejoindre le Guatemala. Deux options, soit je rejoins le Panama avec un bateau qui se lance sur une transpacifique puis je remonte

en bus (j'avoue que l'idée de continuer sur une transpacifique me traverse souvent l'esprit...) soit je trouve un autre bateau qui lui part vers les îles à l'ouest vers Porto Rico, République Dominicaine ou Cuba. J'avais pensé m'arrêter quelques jours à Cuba pour danser et boxer. Depuis l'ouest de l'île, je peux facilement rejoindre le Mexique puis descendre jusqu'au Guatemala en bus.

Fort de mon expérience sur la première partie du voyage, je sais aussi que ce n'est pas la peine de prévoir ma route, l'univers a déjà un projet pour moi. Rien ne déroulera comme je l'imagine, je le sais. Donc je fais un effort pour ranger mon inquiétude au fond d'un tiroir et rassurer mon égo. De n'avoir rien prévu du tout, c'est assez déstabilisant, surtout pour moi qui aime planifier et prévoir, mais paradoxalement, une sensation de légèreté m'envahit, je me laisse porter, moi et mon sac à dos. Mon rêve se réalise, et j'en prends la mesure ici et maintenant. Mon âme me parle, je sens que je suis à ma place, et sur le bon chemin. Tout peut arriver. Je fais confiance.

Mon quart a commencé il y a presque quatre heures. Après une journée un peu morose, fatiguée et bouleversée par toutes ces émotions et pensées, je me pose sur l'ordi, écrire me fait un bien fou. Je vide ma surcharge émotionnelle.

La lune est enfin là, pile sur notre cap, j'en profite, parce qu'elle ira se coucher en même temps que moi. Grâce à elle, je vois l'horizon très clairement, elle déroule son tapis lumineux sur notre route. Elle est réconfortante après cette journée de doutes et de manque.

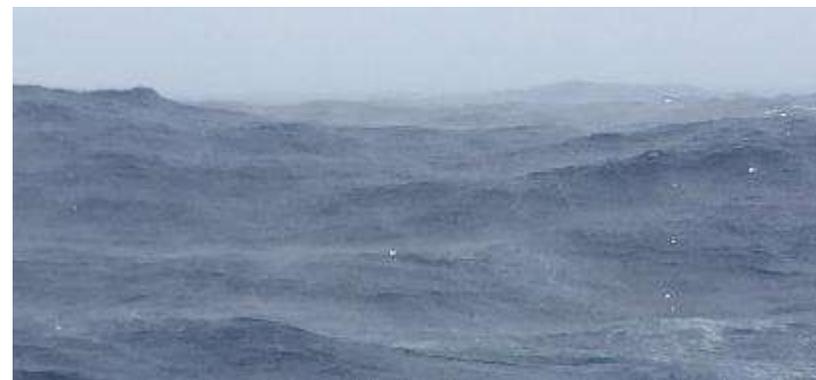
Le vrai remède qui a su retrouver ma motivation et mon enthousiasme qui s'était un peu égarés, c'est mon fameux carnet anti coup de blues. Je sortais là l'artillerie lourde mais en plein milieu de l'océan, sous les étoiles, je ne pouvais pas trouver de meilleures conditions pour le lire une première fois. Un carnet dans lequel ma famille et mes amis ont laissé quelques mots ou dessins pour ce fameux coup de blues qui allait arriver tôt ou tard. A chaque page, je sentais mon cœur battre la chamade. J'entendais chaque personne en train de me lire leur message.

Je vous remercie vous tous qui avez trouvé les mots pour me booster, me faire sourire, rire, et même éclater de rire, me faire pleurer (de joie) aussi. Chacun avec votre style vous m'avez donné une force extraordinaire. Une vraie dose d'amour.

Au réveil, le cap'tain me dit qu'il reste huit jours de navigation. Ma première pensée a été « déjà ! ». Ce matin, après une bonne nuit, je suis en pleine forme, je me sens gonflée à bloc et je compte bien en profiter pleinement, comme je fais depuis le départ. Je n'ai pas peur de la suite. Je vous sens tous avec moi, derrière moi et vous me donnez une force incroyable. Merci.

La puissance des éléments

Jeudi 10 mars



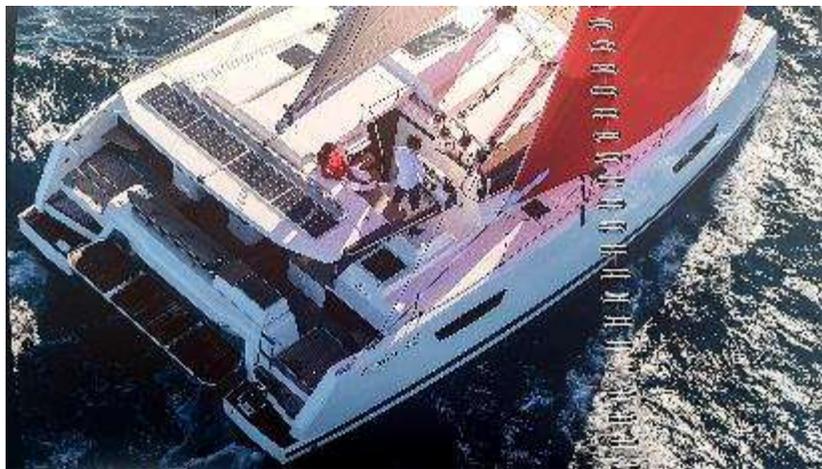
Première journée de mauvais temps. Les grains se suivent et les nuages chargés viennent tour à tour déverser leur eau sur le catamaran. La bonne chose, c'est que ça nettoie la quantité astronomique de sel qui s'y dépose jour après jour. Je ne peux pas m'asseoir quelque part sans me relever avec les fringues blanches. Même nous on est salés, mais on finit par s'y faire !

Entre deux averses, un grand soleil, mais il ne dure pas longtemps, on se fait rattraper par les nuages qui avancent plus vite que nous. On ne voit pas grand-chose dehors, sous une pluie battante, un nuage de brume se dégage de l'eau.

Le vent a tendance à se calmer pendant le grain, il se lève avant et après le passage du grain, les sommets des vagues

déferlent laissant des moutons un peu partout, la mer est complètement désorganisée. Les mouvements du bateau sont difficiles à suivre et la houle percute régulièrement le bateau par bâbord ou par tribord. Impossible d'écrire, de dessiner, de rester debout même, du coup on ne peut pas faire grand-chose.

Je suis posée sur l'ordi, et j'entends Aurélie à côté de moi pester après le guide utilisateurs du catamaran. Les photos mettant en scène le catamaran et son utilisation sont toutes sexistes. C'est le mec qui pilote, ou qui plonge, pendant que sa femme le regarde et l'applaudit. C'est vrai que c'est énervant, je vais écrire à Fountaine Pajot, le constructeur, va falloir qu'ils se mettent à la page, c'est fini le patriarcat !



La mer est différente avec ce mauvais temps, elle nous montre encore un nouveau visage. Mettre des mots sur ce que je vois n'est pas chose facile. J'ose à peine me lancer, je sais déjà que je ne lui rendrai pas hommage.

Aurélie, très poète, me rappelle que la mer ne se laisse pas enfermer par des mots, qu'on ne peut pas la mettre dans des cases, que la Nature est insaisissable. Tophe rajoute qu'une description n'est valable qu'à un instant t.

Je les rejoins, une description est instantanément caduque tant la mer se métamorphose. Différente le matin, à midi, le soir ou la nuit, sous un grand soleil ou la pluie, sous un ciel dégagé ou des nuages, sous une légère brise ou un fort vent, sous une houle faible ou forte, sans parler de ce que l'on ne voit pas, ses courants, sa profondeur, ses marées...

Bernard Moitessier, lui a su capter à sa manière sa richesse et sa beauté. Lire ses aventures en pleine transat a donné du relief à ses lignes. Même si je n'ai pas compris tous les termes techniques, je suis heureuse d'avoir partagé ses ressentis et sa vie en escales. J'ai l'impression de connaître, comme lui, « un bonheur éhonté ».

Je vais quand même tenter l'exercice en lui attribuant des qualificatifs qui selon moi peuvent s'appliquer en toute circonstance, en commençant par celui qui me vient instantanément à l'esprit dès que je la regarde.

Vivante. Je l'entends et je la vois inspirer, expirer, je sens son âme vibrer. Je me demandais avant de partir si dans cette partie du globe, il lui arrivait d'être plate, comme parfois le long des côtes, mais non, ici son mouvement est permanent.

Brillante. De jour comme de nuit, elle se fait coquette. Le soleil la fait briller grâce à des éclats de lumière

uniformément répartis. La nuit, c'est la lune qui déroule son tapis scintillant, ou alors ce sont les algues phosphorescentes qui apparaissent furtivement dans le sillage blanc autour du bateau ou dans les crêtes d'écume plus loin.

Mystérieuse. Que se cache-t-il dans les cinq mille mètres sous le bateau ? Que nous réserve-t-elle cette nuit ? Comment interagis-t-elle avec la lune ?

Imposante. Cette énorme masse d'eau, à perte de vue, nous laisse humble face à elle. Elle nous rappelle souvent que c'est elle qui commande. Quand elle s'agite et qu'on se fait brasser, on sent toute sa puissance.



Bleue. Vous vous y attendiez à celui-là ? Ça paraît trivial, mais la mer décline une palette de bleus digne des plus grands peintres. Ça va du bleu gris, au bleu lagon, en passant par bleu marine, bleu vert... Ce nuancier a inspiré

Aurélie qui s'est amusée à lister tous les bleus qu'elle connaissait. Bleu océan, celui-là je l'ai bien mémorisé après trois semaines. Le plus joli bleu c'est celui qu'on aperçoit parfois très furtivement sur le crête des vagues, un bleu lagon très clair qui laisse rêveur.

Belle. Tout simplement. Il ne s'est pas passé un jour sans que je me fasse la remarque.

Ceci dit, la mer ne serait pas ce qu'elle est sans son fidèle ami, le vent. Eole et Neptune forment un sacré duo. Les alizées soufflent d'est en ouest, les alizées du nord rejoignent les alizées du sud autour de l'équateur. Le vent est plutôt constant, entre quinze et vingt nœuds. Parfois, il se calme et descend à cinq nœuds, mais ça ne dure jamais bien longtemps, ou au contraire, il peut soudainement augmenter. Les fichiers météo que le cap'tain reçoit très régulièrement nous donne une indication, toutefois, avec l'expérience, le cap'tain sait qu'il faut rajouter cinq nœuds en général, et qu'il peut parfois y avoir vingt nœuds d'écart, en plus ou en moins entre les prévisions et le réel. C'est comme ça, il faut faire avec. Ça rendait fou mon précédent cap'tain, mais que font les météorologistes ??

Le vent s'amuse avec la mer, il lui dessine des rides à la surface de l'eau, oriente son courant en surface dans les quatre directions de la boussole, la soulève, faisant gonfler sa houle, il la chapote avec quelques bancs d'écume, des moutons apparaissent et disparaissent aussitôt. Les

vagues ne sont pas creusées comme sur la côte, du moins pas à cette époque de l'année. C'est une houle longue et régulière qui anime le bateau.

L'échelle de Beaufort, qui sert de référentiel pour décrire le vent dans les fichiers météo, et nous donne des indications sur l'état de la mer et même de l'écume, en fonction de la force du vent : crêtes d'écume blanches, traînées d'écume, tourbillons d'écumes. Le dernier stade, c'est « mer entièrement blanche », celle-là tu espères ne jamais la voir, ni de près ni de loin, pas plus que l'ouragan qui l'a provoqué...

La mer n'est pas le seul compère du vent, les nuages aussi. Le vent les pousse si fort, qu'ils nous rattrapent et nous doublent. Les formes et altitudes des nuages dont nous profitons quotidiennement (pas un seul jour sans nuages) peuvent faire pâlir les livres de météo, il y en a de toutes sortes. J'ai quand la même chance de ne pas avoir croisé de près des cumulonimbus, les gros méchants qui génèrent les orages.

Les nuages font un tour de magie. Les habits colorés qu'ils endossent le matin ou le soir grâce au soleil les rend majestueux, et paraissent se détacher du ciel. Les rayons du soleil les mettent tellement en valeur qu'ils piquent la vedette à la lune, au soleil lui-même, ou à Vénus, qui est encore très brillante et haute dans le ciel.



Un poisson voilant ou un oiseau vient me tirer de ma béatitude. Les premiers, très nombreux, nous escortent depuis le début, ils nous font tous les jours, à toute heure leur numéro d'illusionnistes. Ils sortent de l'eau, seuls ou en bande, et agitant leur nageoires/ailes latérales, ils se transforment quelques secondes en oiseaux, planent à trente centimètres au-dessus de la surface de l'eau pour aller replonger plusieurs dizaines de mètres plus loin dans l'eau. Leur amerrissage, contrairement à leur vol plané n'est pas très gracieux, ils s'écrasent dans l'eau en faisant un gros plat, le même qui toi te rend le ventre tout rouge quand tu te loupes à la piscine. Je crois qu'ils ne voient pas grand-chose de nuit, parce qu'ils viennent finir leur course sur le catamaran. On les retrouve dans des taches de sang ou au milieu de leur écailles éparpillées, témoignant d'une lutte acharnée pour essayer de repartir dans l'eau, en vain. Tophe a réussi à en sauver quelques-uns, pour ma part, je

les ai tous retrouvé secs. C'est dur la vie d'un poisson volant.



Les oiseaux, les vrais, sont rares, il n'y en a pas beaucoup en plein océan, si bien que quand il y en a un qui tourne autour du bateau, il attire toute notre attention. Leur vol est gracieux, et jouent avec la houle. Dans un mouvement de roulis parfait et fluide, ils frôlent la surface de l'eau avec leur aile droite, puis gauche, et grâce à un tangage fortement maîtrisé, épousent la forme de la houle. On les perd de vue puis ils réapparaissent après le passage de la vague. Cela pourrait certainement donner des idées à la Red Bull Air Race. Enfin, certains plongent dans l'eau, sûrement pour pêcher. C'est le monde à l'envers, les poissons volent, les oiseaux nagent. Je ne pensais pas que ce voyage allait remettre en question ce genre de fondamentaux, mais si.

Modification de l'espace-temps

Samedi 12 mars

Les grains sont terminés (à part un ou deux de temps en temps la nuit), je me réveille sous un grand soleil, il fait déjà chaud. Il est fréquent de traverser une bande de grains lorsqu'on arrive aux Antilles. On l'attendait plus près des côtes, en aura-t-on une deuxième ? J'espère que non.

Il fait de plus en plus chaud, les températures de l'eau (25,6° ce matin) et de l'air ne cessent de grimper. Depuis quelques jours, j'ai rangé la polaire et le jogging, pour sortir le débardeur et le short, même la nuit, je n'ai plus besoin de mettre la laine, un petit pull suffit.

J'ai failli me baigner en plein milieu de l'Atlantique. Pour la première fois, le vent était tombé en dessous de dix nœuds, et la mer était plus calme que d'habitude. LE cap'tain range les voiles, et attend que le catamaran perde de la vitesse pour passer en dessous de trois nœuds. Sur un monocoque on peut se mettre « à la cape », une configuration de voiles qui freine le bateau, par contre il n'est pas possible d'arrêter le catamaran, il est toujours poussé par la houle. Tophe remonte les lignes de pêche, prépare une amarre, et m'explique comment sauter dans l'eau, comment me tenir à l'amarre et surtout comment remonter sur le bateau. Avec la houle, même si elle est

faible, il faut gérer l'atterrissage, un petit mètre de houle suffit à se faire projeter sur le cockpit, si on ne gère pas à quel moment on s'accroche à l'échelle, ça peut faire mal...

Naïve, je m'imaginai que j'allais « barboter » dans l'océan, nager, plonger, mais pas du tout, la baignade s'avérait sportive ! J'allais me faire trainer derrière le catamaran, comme un gros happas à daurade ! Après toutes ses recommandations, j'étais fin prête !

Malheureusement, l'accalmie n'a pas duré longtemps, le temps du briefing sécurité, le vent s'est levé. On a remonté l'échelle, rangé l'amarre, et remis les voiles. Ce n'était pas pour cette fois !

Ce matin, je demande à Christophe combien de miles il nous reste, il allume la tablette, je jette un œil sur son épaule, toujours intéressée de suivre la navigation, et je vois que le point d'arrivée avait changé. L'épingle rouge était sur Bermuda, euh non, Barbuda ! Surpriiiiiise !! Avec un grand sourire il m'annonce qu'on va aller mouiller à Barbuda quelques heures pour se baigner et faire du snorkeling. Antigua et Barbuda sont deux îles anglaises au Sud de Saint Martin, et au Nord de la Guadeloupe, je crois que je n'en avais jamais entendu parler, ou du moins je ne m'en rappelais pas. Dans la quatrième cabine, il y a tout un tas de cartons avec du matériel à livrer à la société pour laquelle il travaille, dont un rempli de masques et de tubas. Incroyable !

Il nous reste que quatre jours de navigation (trois pour arriver à Barbuda), je n'ai pas tellement envie que ça s'arrête, il me tarde juste d'appeler la famille et les copines, tout ce petit monde me manque !



Nous avons eu beaucoup de chance sur le trajet, il a fait très beau, et pendant ces quelques jours de grains, j'ai eu la drôle sensation d'être enfermée. Ça peut paraître assez paradoxal, alors que je suis sur un bateau depuis plus de deux semaines, et que je ne peux pas en sortir. Mais au lieu de ça, je ne me suis jamais sentie aussi libre, même dans cet espace aussi restreint. La notion d'espace est toute relative, et je peux comprendre que rester sur un bateau aussi petit (bien que celui-ci soit relativement grand) puisse paraître étouffant pour certains mais je vous assure que devant cette immensité à perte de vue, avec ce vent, je me sens tout sauf étouffée. L'air du grand large me remplit les poumons à grosse dose (c'est sûrement pour ça que

mon appétit est décuplé). Toutefois, de l'espace, on en a moins que du temps.

Lui, il se dilate, je ne sais plus quel jour on est, la date encore moins, et l'heure n'en parlons même pas. Entre l'heure en France, l'heure aux Antilles, les fuseaux horaires et l'heure TU, je suis paumée, la seule référence reste la position du soleil dans le ciel, on évite ainsi le décalage horaire.

Parfois, un de nous trois s'interroge « On est quel jour aujourd'hui ? Samedi ? » S'en suite une discussion surréaliste, le deuxième répond, sûr de lui « Mais non, on est vendredi », et la troisième rajoute, avec beaucoup de sérieux « Ah beh je croyais qu'on était dimanche moi... », le deuxième renchérit « mais hier c'était jeudi non ? » Pour satisfaire tout le monde, on a décidé que c'était tous les jours dimanche.

Quand un des trois s'aventure à demander quelle heure il est, les deux autres ont toujours la bonne réponse « moins le quart », « la demi », « trois heures de plus », « deux heures de moins », « l'heure de manger », « l'heure de kiffer », « l'heure de l'apéro » « comme hier » ... bref, vous l'aurez compris, il n'y a plus d'heures, le temps n'a plus d'importance. On vit selon nos besoins et envies du moment et surtout on prend le temps de tout.

Heureusement, le cap'tain tient son cahier de bord très consciencieusement, toutes les quatre heures, « il écrit sa ligne » avec la date et l'heure TU. Il écrit aussi notre

position GPS, la force et la direction du vent, le cap, les heures de fonctionnement moteur, et enfin les événements marquants. Ceux qu'ils préfèrent noter c'est « 15h30 TU : Dorade » ou « 9h20 TU : Thon jaune ».

Trois semaines, c'est d'habitude la durée de mes grandes vacances que je prends chaque année... Là c'est le temps que j'aurai mis pour traverser l'Atlantique. Depuis dix ans que je travaille je n'avais jamais eu autant de temps devant moi.

Pendant cette traversée j'ai l'impression d'être dans une faille spatio-temporelle, le temps est suspendu. Je me félicite tous les jours d'avoir pris la décision de faire cette transatlantique. Une belle parenthèse.



Une aventure humaine

Lundi 14 Mars

Matinée bien pluvieuse, sûrement un petit cadeau de bienvenue aux Antilles ! Le vent nous montre une dernière fois de quoi il est capable, quarante nœuds avec des pointes à quarante-sept nœuds, rien que ça. La mer est agitée et mal rangée. C'est un vrai bazar. Le café a coulé sur le plan de travail pour finir sur le paillason, on essaye de limiter les dégâts. On range tout ce qui peut être rangé, rien ne doit trainer.

Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, je me sens fatiguée, après un bon déjeuner je repars au lit, mais impossible de trouver le sommeil... demain on arrive à Barbuda, je ne réalise pas vraiment. Après dix-neuf jours en mer, je ne sais pas dire si le voyage est passé rapidement ou pas, il est juste passé, jour après jour. Je ne suis pas spécialement pressée d'arriver, j'ai juste hâte d'appeler la famille, et de dormir une nuit au calme et à plat, mais je pourrais facilement repartir pour un tour.

Cette déconnexion de tout repère spatio-temporel et toute communication extérieure m'ont fait le plus grand bien, j'ai appris ce qu'était vivre dans le moment présent. Pour la première fois de ma vie, je ne sais pas du tout où je serai

dans trois jours, et bizarrement cela ne m'inquiète pas du tout.

Je suis surtout ressourcée et remplie de magnifiques souvenirs. Grâce aux deux cap'tain, Philippe et Tophe, j'ai appris à naviguer, mais surtout j'ai appris qu'une transatlantique c'est avant tout une véritable aventure humaine. De trois inconnus, une famille éphémère est née, une famille de la mer. Une première jusqu'à Tenerife, puis une deuxième jusqu'à Saint-Martin.

Une navigatrice que j'ai rencontré à Tenerife, qui comme moi se lançait dans une transat pour la première fois, m'a fait remarquer que l'expression « on est tous dans le même bateau » prenait tout son sens. C'est vrai, c'est ensemble qu'on vit les bons moments, les émerveillements et surtout les galères (j'en ai eu peu heureusement). On se soutient dans les moments difficiles (mal de mer ou fatigue), et on se supporte H24 ! Comme je l'ai déjà dit, moi j'ai eu une chance inouïe avec mon équipage, j'ai aimé les découvrir et partager avec eux le chemin et ses détours.

En parlant d'aventure humaine, nous avons fait une belle rencontre vendredi en mer.

A Tenerife, j'avais fait la connaissance de Didier Bovard, qui pour la troisième fois, traversait l'Atlantique à bord d'un hydrocycle. Il avait pour objectif de se rendre à New York en trois mois, en hommage à la statue de la liberté. Je me demande souvent où il en est et si tout se passe bien pour lui. Je me dis qu'il fallait être un peu fou pour

entreprendre une si grande aventure seule, mais quand ta devise est "N'arrête pas ton esprit aux frontières de l'impossible, seul l'horizon est inaccessible", tu comprends que rien ne pourra l'arrêter.

Il faut croire que ce n'était pas le seul fou à traverser, ce n'est pas lui que nous avons croisé, mais deux autres aventuriers. J'étais de veille, en faisant ma gym, je scrutais attentivement l'horizon, il n'y avait rien à signaler mais avec la musique dans les oreilles, je n'ai pas entendu l'alarme de l'AIS se déclencher (depuis je ne mets qu'un seul écouteur). Tophe lui, l'a entendue, et est venu voir pourquoi elle s'est déclenchée, il ne voyait rien devant non plus. Était-ce un casier de pêcheur ? Parfois ils mettent une balise, pour les retrouver plus facilement. Hypothèse vite écartée, nous étions trop loin des côtes, ça ne pouvait pas être ça. Une tache sombre au ras de l'eau, a fini par ressortir entre les vagues. Tophe m'appelle, je pensais que c'était une baleine de loin... Non plus ! C'était une toute petite embarcation, avec un rameur ! On s'est approché doucement de lui, il nous a fait signe de prendre la radio. Au poste de pilotage, la radio ne fonctionne pas, je suis descendue prendre celle du carré, j'ai entendu la fin de sa phrase « do you receive me ? » J'ai reconnu son accent français, et lui ai répondu immédiatement « je vous reçois cinq ».

Nous avons commencé à discuter comme si nous étions face à face. Je lui ai vite demandé s'il avait besoin de quelque chose, ce à quoi il m'a répondu « d'un bon apéro

entre potes ». Bon j'ai vite été rassurée, tout allait bien pour lui... pour eux ! Ils étaient deux sur cette coquille de pipas, un deuxième sortait tout juste de leur petite cabine.



L'équipage Rame Océan constitué de Patrick Favre, un français et Matt Dawson, un ancien footballeur américain reconverti dans les défis sportifs extrêmes, tentaient de battre le record du monde de la traversée de l'Atlantique à la rame en double.

Ils sont partis le 31 janvier, et visaient cinquante jours pour se rendre en Guadeloupe. Ils savaient déjà qu'ils ne réussiraient pas à battre le record, dues aux conditions météo, ils avaient pris trop de retard.

« Patrick, est un habitué, c'est la septième fois qu'il le faisait « je connais bien la route » me dit-il tout penaud, il détient déjà le record du monde de la traversée en double. Seulement quatre rameurs ont traversé l'Atlantique autant

de fois. Et ce qui à peine croyable, c'est que tout le temps que nous étions avec eux, un arc en ciel était juste au-dessus. Une rencontre magique et inattendue en plein milieu de l'océan. Deux pin's dont les routes se croisent, quelle heureuse coïncidence !

Le plus drôle c'est qu'ils étaient trop contents de nous voir, alors que c'est nous qui étions fascinés de les voir à eux ! Depuis leur départ ils n'avaient croisé qu'un seul bateau de nuit et ce matin-là ils se réjouissaient de voir un voilier passer juste à côté d'eux, ça leur faisait un peu d'animation, « Vous êtes mon rayon de soleil » me dit-il. « Non mais mec, c'est toi mon rayon de soleil, sous un arc en ciel en plus ! » J'en guettais un, en vain, depuis trois jours, avec l'alternance du soleil et de la pluie, les conditions étaient pourtant optimales... Je me dis souvent que ce que je fais est assez extra-ordinaire, mais franchement, quand on tombe sur des zigotos pareils, on est vite rempli d'humilité, de respect et d'admiration.

Au retour, j'irai vite voir leur site et à leur demande, je leur enverrai les photos que nous avons prises d'eux. J'irai voir la position GPS de Didier aussi, j'espère du fond du cœur qu'il s'en sort. Je lui envoie de bonnes ondes et l'accompagne par la pensée. Je l'imagine sur son hydrocycle du nom de My Way, avec la musique à fond d'Elvis Presley (son chanteur favori), je me marre.

Terre en vue

Mardi 15 mars

Barbuda !!!

Après dix-neuf nuits en mer, voir apparaître une île au loin parait presque surréaliste, enfin on apercevait quelque chose. Nous avons croisé que cinq bateaux en tout sur notre route.



C'est toujours une grande excitation de voir la Terre, je pense toujours aux grands explorateurs, mais derrière notre euphorie se cache une pointe d'amertume, ça veut aussi dire que le voyage se termine. Nous sommes assis les trois à la timonerie, on observe silencieusement la Terre se rapprocher peu à peu. Impatients mais déjà un peu nostalgiques.

Au sud de l'île, le cap'tain jette l'ancre. L'île est très plate, il y a peu de végétation, dont des palmiers, elle paraît très peu fréquentée de prime abord. Nous ne sommes pas les seuls au mouillage. Une vingtaine de bateaux, plus ou moins grands, profitent aussi du spectacle.



L'eau a une couleur extraordinaire, elle passe d'un bleu piscine à un bleu turquoise au fur et à mesure qu'on se rapproche de la côte. Le sable est fin et bien blanc, le cliché de la carte postale. La zone des coraux un peu plus au loin est préservée, les bateaux ne peuvent pas s'approcher. Il y a quelques habitations, et des kite surf. L'envie d'aller voir tout ça de plus près se fait sentir. On enfile les palmes et on plonge dans le bain. Quel plaisir de nager dans cette mer que j'avais eu sous le nez pendant vingt jours ! Elle s'était faite désirée, mais ça en valait la peine, elle était à 26,5°, transparente et accueillante. Les dizaines de mètres

qui nous séparent de la plage nous dégoûdissent les jambes et les bras. Ça fait un bien fou de nager.

Le long de l'eau, des grandes tentes de luxe appartenant à un hôtel, une salle de gym de plein air, un bar avec des petits canapés répartis autour d'un feu (pas encore allumé), et un spot de kyte surf. D'autres petites maisons sont en construction et semblent aussi appartenir à l'hôtel.

On revient sur le bateau, des tortues nagent autour du catamaran, mais même avec les palmes, elles nagent bien trop vite pour que je puisse m'en approcher. Il est 19h00, le soleil se prépare à faire trempette à l'horizon. On ouvre une bouteille de vin, on met de la musique, et on profite du coucher de soleil. La tortue est toujours là, curieuse, elle aime bien notre musique, nous nous sommes bien heureux.



Une fois le soleil parti, nous prenons un cap 310, direction Saint Martin. Je m'apprête à prendre mon quart de nuit, sous une lune quasi pleine. J'ai la boule au ventre, c'est le dernier.

Mercredi 16 mars



Dernier lever de soleil en mer, peut-être le plus beau de tous. Joli cadeau d'arrivée. Après quatre-vingt miles de navigation, dans d'excellentes conditions, nous apercevons à bâbord les îles de Saint Barthélémy, et les îlots aux alentours, à tribord Anguilla, longue et plate et en face Saint Martin avec ses petits monts qui culminent à un peu plus de quatre cents mètres. Nous arrivons à 7h30 dans la petite baie de Anse Marcel. On passe par un tout petit chenal pour rejoindre la marina, le catamaran passe à

peine en largeur, on serre les fesses ! Plusieurs petites piscines donnent sur ce chenal, je ne comprends pas, la mer est à vingt mètres ! Quelle aberration.

Dream Yacht Charter, la société pour laquelle travaille le cap'tain, a construit la marina, les catamarans sont principalement des catamarans en covoyage. Ils sont livrés depuis l'Europe puis repartent aussi sec dans une autre île des Caraïbes ou aux Etats Unis avec des skipper locaux.

A peine amarrés, un skipper de Dream Yacht vient nous voir « Je repars avec Laura Maé à quinze heures aujourd'hui ». Quoi ? Oh punaise, on ne s'y attendait pas du tout ! Avant de s'exciter à tout ranger on va se poser au bar de l'hôtel (de luxe !) qui s'est implanté autour de la marina en décembre dernier, histoire de faire le point sur nos projets et nos envies à tous les trois et essayer de se projeter sur les jours à venir, on ne savait même pas où on allait dormir le soir même. Vingt-deux euros, pour deux jus (même pas frais), un café et une bière, what the f***, ça annonçait la couleur pour la suite....

Je réalise à peine que je suis arrivée, c'est dur. Je suis encore dans ma bulle, et j'ai du mal à m'activer pour ranger mes affaires éparpillées un peu partout dans le catamaran, je ne sais pas par où commencer, et je n'ai pas du tout envie de m'y mettre en fait, je plane trop dans mon petit nuage, l'atterrissage est difficile.

La société Dream Yacht nous trouve un autre bateau où dormir pour quelques nuits, bonne nouvelle, pas besoin de

trouver un hôtel dans la journée, ça nous laisse un peu de répit. On déménage sur l'autre catamaran amarré juste à côté du notre, il est encore plus grand, mais pas du tout neuf, il a déjà fait plusieurs voyages. Il est à quai depuis un moment suite à une panne d'électricité, il a pris la foudre, du coup il sert à tous les skippers de passage ou les employés de Dream Yatch qui attendent d'embarquer sur un autre catamaran.



Première journée à terre très calme, on reste à la marina, qui est fort agréable et très familiale, on fait vite connaissance avec le petit monde qui gravite autour. Ambiance décontractée, il fait chaud, et un grand soleil réchauffe le ponton en bois. La petite brise fait du bien. Je retrouve mes esprits petit à petit.

Le « slow travel »

A l'origine, le but de ce voyage en voilier n'était pas d'apprendre à naviguer, mais plutôt d'expérimenter un mode de déplacement lent pour mettre en pratique le « voyage lent », une philosophie de voyage, et par extension, de vie.

Au passage j'ai eu la chance de découvrir un monde passionnant dans lequel j'ai grandement envie de plonger mais là n'est pas le sujet.

Le voyage lent c'est prendre le temps de se déplacer au rythme de la planète, avec la force de la Nature (dans ce cas le vent) ou notre propre force (à pied ou à vélo), et en dernier recours avec les transports en commun, bus ou train. C'est retrouver le rythme que nous avions avant de pouvoir partir en avion et être en une vingtaine d'heures de l'autre côté de la planète.

Les avantages d'un voyage lent sont multiples. Habituer son corps petit à petit au décalage horaire, rencontrer d'autres voyageurs et locaux, partager avec eux un bout de chemin, un bout de leur vie et de leur histoire, lever le pied pour de vrai, pour se reposer d'un rythme quotidien infernal et se retrouver soi-même et aussi minimiser notre empreinte carbone.

L'Homme/La Femme a le goût de l'aventure et des terres inconnues, des aspirations "d'ailleurs" permanentes, on ne pourra pas lui couper les ailes, le voyage ouvre et nourrit l'esprit, il est essentiel selon moi. Je crois en un tourisme durable, responsable, positif et engagé – autre sujet passionnant que je n'aborderai pas ici - mais surtout je n'ai plus envie de voyager au détriment de la planète.

L'inconvénient majeur c'est qu'il faut du temps, beaucoup de temps. Passer deux mois en tout sur un bateau pour se rendre aux Antilles, alors que l'on peut y être en quelques heures en avion, quelle idée ! C'est possible que quand on a un an devant nous, oui je sais. C'est le choix que j'ai fait. J'ai arrêté de compter le nombre de fois où l'on m'a dit « Tu vas perdre beaucoup de temps en bateau ! » Je réponds alors que je ne perds pas le temps, au contraire, je le prends. Le déplacement devient le voyage, une fois arrivés à destination, il n'y a plus de voyage ! Le chemin est la destination.



Je dois être honnête avec moi-même, je suis très mal placée pour parler de ça. Je pilote des petits avions, j'ai moi-même pris l'avion un nombre incalculable de fois et j'ai toujours cherché à rentabiliser chacun de mes voyages. Je voulais tout voir, tout visiter, tout goûter, tout "faire" pour ne rien louper mais c'était une erreur et je le réalise que maintenant. Je prendrai peut-être l'avion pendant le voyage, sûrement même, mais le moins possible.

Attention, je préfère prévenir que sur ce qui va suivre, je ne juge personne et ne donne aucune leçon, ceci n'engage que moi et mes convictions. Je suis désolée si je froisse certains d'entre vous, ce n'est clairement pas le but. Je fais aussi face à mes propres contradictions.

Un des effets collatéraux du voyage en avion, est la massification du tourisme. Avec l'essor des compagnies à bas coût, le nombre de touristes a augmenté de cent trente pour cent ces vingt dernières années.

L'ademe, l'agence de la transition écologique recommande de passer un jour sur place par heure de vol aller et retour pour "rentabiliser le trajet". Par exemple, un vol Paris Bali dure une trentaine d'heures aller-retour, il faudrait donc rester 30 jours sur place.

Prendre systématiquement un avion quand d'autres moyens de transport sont possibles ou encore acheter un "billet tour du monde" est devenu pour moi anti-productif. Le tourisme est responsable de huit pour cent des

émissions de Gas à Effets de Serre et les trois quarts de ces émissions sont dues au transport, principalement à l'avion.

Au-delà de contribuer à l'émission de GES, on visite le pays en superficie, ce n'est pas vrai qu'en deux semaines, on visite un pays. C'est mieux que rien me direz-vous, on n'a pas tous une année devant nous ! A ça je réponds, que nous devrions tendre vers "le moins mais mieux", moi la première.

Et la compensation carbone alors ? Pour ou contre ?

Un de mes podcast nocturnes m'a éclairée sur le sujet. Très franchement je me disais que c'était une bonne idée, mais je n'en suis plus si sûre, ou alors il faut bien choisir comment on le fait, auprès de qui et quel prix on est prêt à y mettre.

Les compagnies aériennes proposent maintenant de payer quelques euros de plus pour planter des arbres. Acheter un crédit carbone compense une tonne d'émission de CO₂. Or, une tonne de CO₂ émise en quelques heures ne peut pas être absorbée par des arbres plantés dans l'année, c'est ce que les compagnies essayent de nous faire croire (vive le greenwashing), ou alors sur plusieurs dizaines d'années et à deux conditions.

La première, que les arbres soient vraiment plantés, de nombreux projets viennent à capoter faute de financement insuffisant (on nous propose de payer un crédit carbone pour quelques euros de plus sur le billet alors que pour qu'un projet soit viable, il faudrait le payer entre vingt et

trente euros) et si par chance les arbres ont finalement été plantés, seconde condition, il faut qu'ils le restent assez longtemps !

Les industries qui se vantent de compenser leurs émissions en plantant des arbres s'achètent une bonne conscience, et une image green. Elles financent des projets à bas coût de monocultures d'arbres, qui ne favorisent pas l'absorption de GES.

Des labels de certification de projets de compensation carbone existent comme Gold standard et Verra.

Alors que faut il faire ? Arrêter de voyager ? Non surtout pas ! Mais peut-être repenser à nos moyens de déplacement, nos destinations et nos activités... Slow tourisme bonjour ! Voilà quelques idées :

- ⇒ Lorsque c'est possible, et surtout lorsqu'on est seul ou à deux, prendre le train ou le bus au lieu de la voiture, et le cas échéant, prendre des passagers pour diminuer l'émission en gramme de CO₂ par passager et par kilomètre
- ⇒ Louer un vélo sur place au lieu d'une voiture, prendre le bus de ville au lieu de louer un scooter
- ⇒ Si on a peu de temps, choisir une destination moins lointaine et faire un "gros voyage" une année sur deux ou trois
- ⇒ Choisir l'option d'un tourisme participatif en allant dans des endroits dans lesquels on peut aider,

contribuer, faire vivre des acteurs économiques locaux, ou faire du bénévolat

- ⇒ Cibler des hôtels respectueux de l'environnement, privilégier des petits hôtels ou gîtes ruraux, réaliser des activités organisées par des professionnels eux-même engagés...

Les solutions sont nombreuses et chacun peut trouver la sienne.

Alors oui, cela sous-entend clairement de repenser un peu sa façon de voyager d'une manière globale, baisser un peu le niveau de confort et ses exigences, perdre un peu de liberté en s'adaptant à des horaires de transport en commun, ou en ayant moins de choix dans les détours et les pauses improvisées, payer peut-être un peu plus, mais la planète ne le mérite-t-elle pas ? On y serait finalement tous gagnants.

Moins de tourisme de masse, qui nous agace tous, des sites naturels moins saccagés, qui pourraient ainsi rester accessibles à tous, plus de partage entre les touristes et les locaux, afin de mieux comprendre le territoire et les enjeux auxquels ils font face, des eaux de baignade moins polluées (je pense entre autres au tourisme bleu sur des gros bateaux de croisière), des écosystèmes respectés ...

Bref voilà, c'est posé, et cette réflexion personnelle sera la conclusion de ce premier chapitre. Je fais ma part de colibri.

A qui le tour ?



Je vais quand même finir sur une touche d'humour, plus légère, en caftant quelques perles de Aurélie : « L'eau est humide », « Les vagues sont carrées ce matin, mais pas toutes, certaines seulement », ou ma préférée de Tophe « On s'est fait branler par la houle toute la nuit ».

La meilleure est « Tu ne rates pas, tu expérimentes », merci cap'tain pour cette belle philosophie de vie.

La transat en chiffres

De Tenerife à Saint Martin, en vrac:

- 2868 miles nautiques parcourus soit 5160 km (et 1700 de plus depuis Hendaye soit 3000 km)
- 20 nuits en mer (et 32 depuis Hendaye) et autant de couchers de soleil et de quarts de nuit
- 6 nœuds (10 km/h) la vitesse moyenne de navigation
- 17,4 nœuds (30 km/h) le pic de vitesse du cata sur un surf
- 39 nœuds (70 km/h) le vent max apparent enregistré
- 48 nœuds (86 km/h) le vent max réel
- 50 heures de moteur soit 10% de temps à la voile
- 5 bateaux en vue et 2 rameurs
- 4 mètres la hauteur de houle maximum évaluée
- 5000 mètres, la profondeur de l'eau (et ça peut aller jusqu'à 8000 mètres par endroit !)
- 7 poissons pêchés
- 90 pages sur mon journal de bord, bravo à ceux qui sont arrivés jusque-là et merci de m'avoir lue. Je serais ravie d'avoir vos retours.

Je n'ai pas compté le nombre d'étoiles, de dauphins, de bleus et de « oh p***** » suite à une vague coquine, de grilles de mots fléchés (nouvelle passion) complétées en équip(ag)e et de sudoku, de poissons volants échoués sur le cata retrouvés le matin (les pauvres) et surtout les heures de partage, de discussion et de rigolade.



Bon vent !